



Le Patrimoine religieux de Laval
La Vierge au manteau du XV^e siècle
André Ducluzaux

EDITIONS DE BELLEDONNE
Grenoble

LE PATRIMOINE RELIGIEUX DE LAVAL

LA VIERGE AU MANTEAU DU XV^e siècle

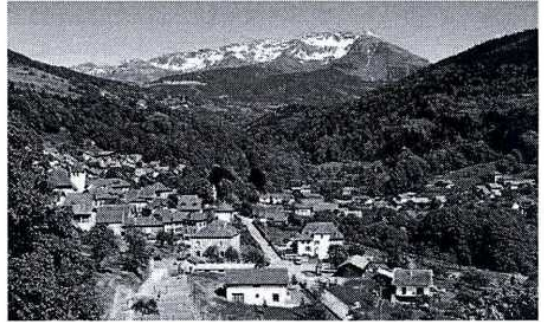
André Ducluzaux



Association de la Vierge au manteau
Président, Marcel Chalaye, diacre,

Commune de LAVAL
Maire, Jean Pierre Paganon

Éditions de Belledonne
Grenoble

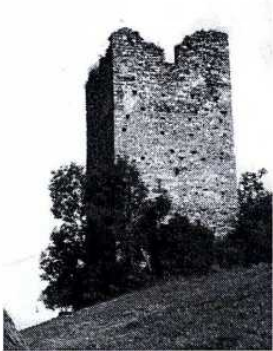


Laval est l'une des communes situées sur le versant Ouest du massif de Belledonne, en Dauphiné ; le village et ses huit hameaux s'étagent dans une petite vallée, ancienne voie de communication entre le Dauphiné et le Piémont par les cols de la Coche, de la Croix de fer et celui du Mont Cenis.

Nombreux étaient les pèlerins qui se rendaient par ce *Pas de la Coche* à 1800 m d'altitude depuis l'abbaye de St Maurice en Valais à celle de St Antoine en Viennois. Avant l'automobile, on cheminait plus rapidement dans les régions montagneuses par les cols que par les vallées.

Sur le plan militaire, Laval était l'un des points de contrôle de la vallée du Grésivaudan, avec une maison forte et sa tour de guet de Montfallet.

En 1249, le Dauphin reconnaissait la propriété et les privilèges de la maison forte à *Anthelme de Vallis Sancti Stephani*, mais cette famille *de Laval St Étienne* n'eut pas de descendance masculine et en 1298 la seigneurie de Laval St Étienne revint à Jean I Alleman.



En 1368, le comte de Genève partageait le fief, lié à la maison forte, entre deux coseigneurs, Henri Alleman et Guigues de Commiers, issus de grandes familles dauphinoises. Leurs descendants sont restés coseigneurs de Laval St Étienne jusqu'au XVII^e siècle ; chacune avait son château, dénommé aujourd'hui l'un *de Gordes*, l'autre *de la Martellière*, du nom des descendants.

Ces deux châteaux ont traversé les siècles jusqu'aujourd'hui, avec de multiples péripéties et transformations.

LA FAMILLE ALLEMAN

Son origine remonte au XI^e siècle ; elle fut pendant longtemps la plus puissante du Dauphiné, crainte par tous et même par le Dauphin. Elle se multiplia en plusieurs branches principales, Valbonnais, Beauvoir, Champ, Uriage et Séchilienne ; chacune se subdivisait en plusieurs rameaux. Le co-seigneur Alleman de Laval était aussi co-seigneur de Séchilienne.

Cette branche joua un rôle important en donnant au diocèse de Grenoble trois évêques successifs, Siboud de 1455 à 1477, Laurent I jusqu'en 1520, puis Laurent II jusqu'en 1561.

Alors qu'il était déjà chanoine de Grenoble, Siboud réunit en 1447 les représentants de 20 branches Alleman pour adopter un véritable pacte de famille destiné à se prêter mutuelle assistance contre tous, sauf contre le Dauphin et porter haut le nom Alleman. Le rameau Séchilienne-Laval était représenté par Henri, frère de Siboud. Le blason unique adopté fut celui de Valbonnais « *de gueules semés de fleurs de lys d'or à la bande d'argent* ».

Dès sa nomination à l'évêché de Grenoble en 1455, Siboud, personnalité dynamique, fit renouveler ce pacte dans la chapelle des Alleman qu'il venait d'édifier dans la cathédrale, à gauche de l'entrée. Il y fut enterré ainsi que son neveu Laurent I. Le manuscrit du pacte était déposé au château Alleman de Laval.



La nièce de Siboud, devenue Hélène Terrail, devint la mère du chevalier Bayard et l'on dénombre cinq femmes de la famille, abbesses à l'abbaye cistercienne des Ayes.

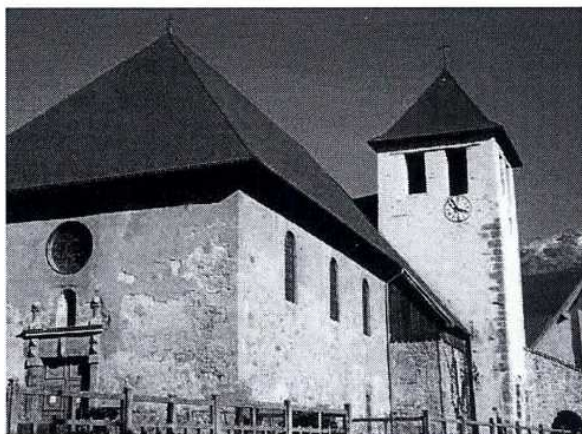
La famille Alleman a ainsi laissé des traces fortes dans le patrimoine de Laval : le château dit de Gordes, une chapelle décorée d'une rare peinture murale de Vierge au manteau, une importante croix en fonte de l'évêque Siboud et son blason partout, jusque sur l'en-tête du papier de la Mairie.

L'ÉGLISE

Elle fut probablement bâtie ou rebâtie au XII^e siècle (1176), dans le style roman de l'époque, avec une simplicité imposée par un coût réduit. Mentionnée en 1267, l'évêque Jean de Chissé la visita en 1340 et constata son très mauvais état, ainsi que l'absence de curé.

Les pierres d'angles, encadrements d'ouvertures et arcs de voûtes sont taillés dans un calcaire tendre, le tuf jaune, ou bien dans un calcaire argileux noir, pierres disponibles aux environs.

Les murs principaux sont construits d'une façon rustique, comme les anciennes maisons du village avec le matériau local abondant, des cailloux presque impossibles à tailler, en roche métamorphique typique de Belledonne, souvent arrondis par leur charriage dans les moraines glaciaires.



Avec ces cailloux aux formes quelconques, les murs sont nécessairement épais ; les anciens maçons de Laval montaient un mur avec, de chaque côté, une rangée de gros cailloux, dont la face la plus plane était tournée vers l'extérieur. Entre les deux rangées, on remplissait de cailloux irréguliers, le tout assemblé avec un mortier de chaux et de sable argileux. Cela donnait un mur épais de 60 à 80 cm

La chaux était produite localement avec la pierre des couches calcaires, comme le témoignent encore quelques restes de fours à chaux, sous la tour de Montfallet.

Les murs étaient toujours recouverts d'un enduit à l'extérieur comme à l'intérieur. La pierre apparente n'est qu'une mode moderne, les anciens revêtaient toujours les murs en pierre d'un enduit de chaux à l'extérieur, à l'intérieur de badigeon de chaux ou peinture.

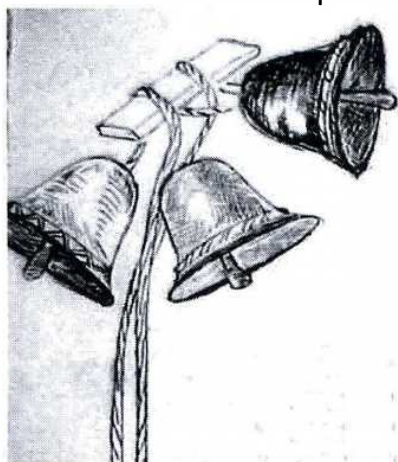
L'église primitive, orientée vers l'Est, comprenait probablement l'abside actuelle et les trois murs de la nef, mais le mur à *la bise*, au Nord, avait deux fenêtres plus petites que les trois actuelles, leurs encadrements en tuf sont visibles de l'extérieur.

Le plafond de la nef n'est pas une voûte, construction onéreuse, mais un lambris en bois à caissons, peint et décoré, masquant la charpente ; il a été souvent renouvelé, abîmé par les fuites de la toiture.

Avant d'être en tuile, cette toiture devait être en lauzes, lourdes pierres plates, supportées par une charpente très résistante et de faible pente, ou bien en ardoises sur une charpente plus pentue. La chapelle des Alleman était encore recouverte de lauzes en 1970.

Le clocher n'avait pu être construit sur le chœur, les murs en pierre brute n'auraient pas supporté son poids, Il a été juxtaposé sur le côté *du midi* avec d'importantes fondations, souvent renforcées, compte tenu de la pente du terrain à l'origine ; la partie sommitale a dû être reprise au XVII^e.

Il abrite quatre cloches :



- la *Berthe*, datée de 1463, sonne l'Angélus trois fois par jour.

- la *petite* de 1716, fondue à Laval porte les noms de notables, ses parrains et marraines.

- la *grosse* sonne les heures de l'horloge depuis 1889 ; elle fut jetée à bas du clocher pendant la Révolution, brisée, puis refondue en 1807.

- la *neuve* date de 1836. Fêlée par un curé qui sonnait sa messe avec trop de vigueur, elle fut refondue près du château.

En 1826, il en coûtait pour un enterrement, 6 fr. pour le *grand glas*, avec toutes les cloches, 3 fr. pour une volée de la seule grosse cloche.

Le clocher a un sosie depuis 1917, celui d'où partent les fils électriques de la centrale du Haut Laval.

L'entrée principale est sur la face Ouest. Lors d'importantes réparations en 1670, elle a été reprise avec un portail plus important, une niche pour y placer la statue en bois de St Étienne et au dessus une fenêtre, remplacée en 1880 par une rosace.

De chaque côté de la nef deux chapelles en saillie extérieure ont été rajoutées au XV^e siècle. Une troisième donnant sur le côté Nord a été détruite vers 1750 ; on voit encore de l'extérieur l'arc ogival de son ouverture sur la nef.

La construction de telles chapelles privées par les nobles ou notables du pays, répondait à l'époque à plusieurs finalités : d'abord permettre à la famille d'assister aux offices à des places réservées sans se mélanger à la foule, puis être inhumé sous une dalle de la chapelle, près de Dieu, et surtout faire une "fondation" en consacrant la chapelle à des saints, qu'on devait prier après la mort .

Messes et prières devaient y être dites régulièrement par des prêtres, recteurs ou chapelains rémunérés à l'avance en argent et par le revenu en nature de terres données à la fondation.

Sa durée était illimitée, mais divers aléas la laissaient souvent dans l'oubli après quelques générations. Le "patron" de la fondation était le fondateur puis ses descendants.

La principale chapelle à gauche du chœur, dite des Alleman, a un grand intérêt patrimonial. Pour mieux le comprendre, il faut rappeler quelques aspects de la vie religieuse à la fin du Moyen-Âge.

L'HOMME ET LA RELIGION À LA FIN DU MOYEN - ÂGE

La mort était omniprésente à cette époque très perturbée par les batailles de la guerre de cent ans avec ses séquelles, pillages et famines ; de même par la peste débarquée à Marseille en 1347.

On redoutait surtout la mort brutale qui ne permettait pas le repentir de ses péchés par l'absolution, ni l'accompagnement de ses proches pour le passage dans l'Au-delà.

En effet, suivant St Augustin, l'homme médiéval n'avait que deux possibilités après sa mort, soit l'Enfer du Diable avec les réprouvés, soit le Paradis avec les élus proches de Dieu. Une troisième voie s'ouvrait progressivement, celle du Purgatoire pour les hommes temporairement peu dignes d'entrer directement au Paradis, la plupart sans doute.

Pour réduire ce temps d'expiation des péchés il fallait de son vivant faire la charité, des dons à l'Eglise, puis se faire enterrer le plus près possible d'un lieu saint. Ainsi le cimetière entourait l'église du village ; les seigneurs, ecclésiastiques et gens riches se faisaient inhumér dans l'église ou dans des chapelles juxtaposées. L'inégalité par l'argent dans un monde se prolongeait dans l'autre !

Après la mort, il fallait beaucoup prier et faire dire des messes pour réduire le séjour éventuel au Purgatoire des âmes de ses proches. La prière s'adressait à des intercesseurs auprès de Dieu, les saints, d'où la course aux reliques et les pèlerinages.

L'intercession de la Vierge Marie, mère de Jésus devenait très sollicitée dans cette fin du Moyen - Âge, après un millénaire d'oubli, son rôle étant très discret dans les Évangiles. La Vierge fut alors révérée et priée partout dans les églises et chapelles votives ; elle devint le sujet principal de l'iconographie pour les statues, fresques et tableaux. L'ordre monacal des cisterciens a été fondé à Cîteaux pour sa consécration.

La coutume des cimetières autour de l'église se heurtait au manque de surface disponible. À Laval, un nouveau cimetière fut créé en dehors du village en 1846 ; l'ancien autour de l'église, y fut transféré progressivement.

LA CHAPELLE DES ALLEMAN

Sa construction remonte probablement au milieu du XV^e siècle, vers 1450/1460, par Henri Alleman co-seigneur de Laval, et son frère Siboud, très attaché à la grandeur et la renommée de la famille, l'organisateur du pacte de 1447.

Dès sa nomination à l'évêché en 1455, il avait déjà créé une chapelle Alleman dans la cathédrale de Grenoble. Henri voua la fondation à St Jacques et Ste Catherine et deux recteurs étaient chargés des offices. Leur frère Jean était parti en Palestine en 1419 et mourut peu de temps après son retour en 1420.

La chapelle est vaste, 45 m², et de construction plus élaborée que l'église, en style gothique. Sa décoration devait être plus riche que celle de l'église pour affirmer la prééminence des Alleman

Plusieurs anciens documents permettent de retrouver son aspect probable d'origine :

- La voûte ogivale est portée par quatre arcs de pierre en saillie se rejoignant à la clef de voûte. Une pièce sans doute en bois sculpté, représentant les armes de la famille, y était accrochée encore en 1776 ; ce qui situe la construction de la chapelle après 1447, date d'adoption du blason.

Cette voûte repose sur les quatre murs par des arcs. Dans chacun des angles, la jonction des trois arcs repose sur une colonnette en saillie descendant jusqu'au sol. Tous les arcs sont peints en ocre rouge, avec surimpression d'entrelacs noir et blanc. Ils sont bordés de bandeaux en ocre jaune avec des petites croix noires. Les quatre quartiers de la voûte sont peints en bleu ciel avec des étoiles en relief noires, dorées à l'origine.

- Sur le grand mur principal, long de plus de 7 m, face à l'ouverture en ogive communiquant avec l'église, est peinte une imposante représentation de Vierge au manteau, dont il ne reste que la partie supérieure, décrite ci-après.



- Le mur au levant où s'ouvre une fenêtre ogivale est peint en ocre rouge, décoré de fleurs de lys blanches. Les vitraux de la fenêtre représentent les saints honorés dans cette chapelle, St Jacques et Ste Catherine à l'origine. L'autel est placé sous le vitrail. Devant le mur au couchant, une tribune en bois, supporte des orgues. Une petite porte donne accès à cette estrade depuis l'extérieur.

- Le sol est en dalles de pierre, sous lesquelles reposent les défunts de la famille.

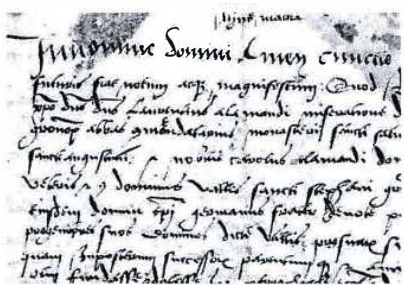
La chapelle subit nombre d'aléas au fil des siècles :

En 1488, lors de sa visite épiscopale, l'évêque Laurent I Alleman, neveu d'Henri et Siboud constate que les obligations de la fondation sont respectées et la chapelle remise à neuf par son frère Charles.

Il y a quelques années, des Bocharde (Lavallois) retrouvaient, au fond d'une vieille caisse de sciure pour le chauffage, 14 manuscrits anciens dont l'un concerne la chapelle.

C'est l'acte notarié en latin d'une nouvelle fondation enregistrée au palais épiscopal de Grenoble le 10 novembre 1491, par Laurent I et son frère Charles, «... pour continuer et amplifier l'œuvre de leur père Henri... ». Deux prêtres supplémentaires, Étienne Gras et Honoré Rebuffet, sont nommés pour servir les nouvelles « chapelles » de St Hugues et St Saturnin, ajoutées aux deux autres dans la chapelle Alleman.

Les âmes des ancêtres bénéficient ainsi d'un supplément de deux messes par jour, avec grand-messe des morts le lundi, de la Vierge le samedi et oraisons funèbres sur les tombes à l'entrée de la chapelle. Les quatre prêtres doivent résider dans les maisons acquises pour eux à côté de l'église, chacun reçoit 80 florins et huit setiers de blé sur les fonds achetés à leur profit.



En 1578 s'éteint avec Guigonne la lignée des Alleman de Séchillienne - Laval. Elle avait épousé Bertrand Rambaud de Simiane, baron de Gordes, connu pour avoir évité les massacres de la St Barthélémy dans la région. La coseigneurie de Laval restait alors pour deux siècles dans la famille de Gordes, qui négligea l'héritage spirituel des Alleman.



En 1672, la visite de l'évêque Le Camus permet de constater qu'il n'y avait plus d'orgues sur la tribune, la chapelle est presque démeublée, il n'y a plus aucun des quatre recteurs, sinon l'ancien curé de Laval. Le fondateur, le marquis de Gordes, délaissait la fondation des ancêtres.

En 1776, à l'occasion d'une expertise, le rapport décrit le délabrement de la chapelle :

Murs décrépis, simplement blanchis, planchers pourris, la grande fenêtre au levant est garnie d'un vitrail endommagé représentant les quatre saints. L'autel n'a plus d'ornements. Le mur du couchant n'a plus de tribune, la porte en est murée. Les murs doivent être repiqués et blanchis. La voûte paraît avoir été peinte d'un bleu de ciel parsemé d'étoiles en partie effacé. Au milieu sont gravées les armes du fondateur Alleman. Aucune mention de la peinture de la Vierge, elle a disparu depuis un siècle peut-être, sous un badigeon. Pourquoi ? Désintérêt pour cette peinture jugée trop naïve ?

Au XIX^e siècle, la chapelle est abandonnée, séparée de l'église par une cloison et utilisée comme grange en y construisant un étage en bois ; la grande fenêtre est retaillée à la base pour en faire une porte d'accès, une cheminée est montée contre le mur Nord, dégradant sur près d'un mètre à gauche la peinture cachée sous l'enduit.

En 1885, on entreprenait d'importantes restaurations à l'église, Laval avait alors plus de 1000 habitants, le maximum atteint. Une subvention de 6000 francs fut accordée par les

Chartreux sur un devis de 10 000 fr. Cette congrégation était très riche grâce à ses exploitations séculaires de transformation du minerai de fer en fers, aciers, puis fonte ; elle aidait ainsi les villages de montagne pauvres à entretenir leurs églises.

M. Raineri découvrit alors la peinture de la Vierge sous les couches de badigeons, heureusement faciles à décaper. Mais les gamins du village continuaient à venir s'y amuser et dessiner au charbon de bois des moustaches à la Vierge et aux anges.

Il faut attendre 1923 pour que Joseph David en fasse une étude très pertinente et documentée, publiée dans un livre la révélant ainsi au monde des Beaux Arts. Les Monuments Historiques se préoccupent de la classer en 1959 et de la restaurer. M. Deschamps, créateur du M.M.F, Musée des Monuments Français au Trocadéro, en fait faire une copie.

La municipalité de Laval fait gratter le sol qui n'avait plus de dalles avant de le cimenter, les ossements trouvés ont été transférés au cimetière. Il est probable qu'à la Révolution les dalles aient été emportées et les tombes pillées. Aucune tombe sous dalle ne subsiste apparemment

La grande fenêtre ogivale au levant, qui ne serait pas d'origine, a été réparée et fermée d'un vitrail sommaire par les Monuments Historiques, en attendant qu'un mécène en offre un plus beau, représentant comme l'original St Jacques et Ste Catherine.

LA VIERGE AU MANTEAU

Le visiteur qui pénètre dans la chapelle des Alleman fait face à un grand mur, large de 7 m que les concepteurs Henri et Siboud ont cherché à habiller d'une façon riche et majestueuse. Ils commandèrent à un artiste une composition pour décorer tout ce mur.

L'idée d'une vierge avec un large manteau déployé sur plus de 4 m répondait bien au problème, elle était dans l'air à l'époque ; en particulier, deux peintures sur ce thème, maintenant disparues, venaient d'être réalisées dans la région vers 1426, l'une au couvent des Dominicains à Grenoble et l'autre à l'abbaye St Antoine. Elles transmettaient la mémoire

de la mort au combat de centaines de chevaliers dauphinois à l'une des grandes batailles de la guerre de cent ans, Verneuil en 1424.

La peinture devait descendre presque jusqu'au sol, mais seule la partie supérieure s'est conservée sur six siècles, sa dégradation ayant progressé à partir du bas. La technique employée n'était pas celle de la fresque, plus difficile, mais la peinture « à la détrempe » : le colorant en poudre était dilué à l'eau puis additionné d'un liant, par exemple de l'œuf. L'application se faisait sur un support sec, genre plâtre.

Il est difficile d'apprécier depuis le sol la richesse des couleurs et la finesse des détails, aussi des reproductions ont été placées à hauteur de vue des visiteurs.

La Vierge déploie un grand manteau ocre jaune doublé d'hermine, reconnaissable aux petits motifs noirs symbolisant les pattes de l'animal. Sa bordure est un bandeau avec des cabochons alternativement vert et rouge entre deux rangs de pierres ou perles. La robe rouge est serrée d'une cordelière à la taille. Le fermoir du manteau est une grosse pierre ovale en ambre jaune.

Deux anges en tuniques blanches soutiennent une couronne d'or sur la tête de la Vierge à longue chevelure blonde. Deux autres anges vêtus de bleu-vert soutiennent le milieu des pans du manteau, les deux autres aux extrémités sont en ocre jaune à motifs.



Le visage de ces personnages est identique, un peu atone et triste, regard dirigé vers le bas. S'agit-il d'une règle picturale de l'époque ou d'une certaine carence de l'artiste ?

Le fond supérieur est en ocre rouge avec des fleurs de lys noires, elles sont en relief comme les étoiles du plafond, faites d'un mastic qui est resté bien collé, mais la peinture d'or qui les recouvrait n'a pas duré. J. David note que ce fond reproduit celui du blason des Alleman.

Sous le manteau sont groupées, serrées, des dizaines de têtes de personnages sur au moins quatre rangées, sans doute plus nombreux avant les dégradations.

On distingue autant de femmes à cheveux blonds que d'hommes à cheveux noirs. Ils regardent tous vers la Vierge en haut. Leurs traits simplifiés sont pourtant plus expressifs que les personnages principaux. À l'extrémité droite, on remarque un homme un plus grand, avec une longue chevelure noire.



D'après J. David ce serait le seigneur de Laval en armure, Henri Alleman, fondateur de la chapelle.

Tout à droite, en dehors du manteau, est représentée Ste Catherine, un livre à la main. Symétriquement à gauche David signalait un personnage plus détérioré, St Jacques, invisible maintenant. Ce sont les deux saints pour lesquels la première fondation avait été établie.

David décrit aussi des personnages agenouillés, les mains jointes, effacés aujourd'hui. Ils devaient former une rangée en dessous. D'autres personnages devaient à l'origine continuer la peinture assez bas.

La signification des représentations de Vierge de Miséricorde, classiques à la fin du Moyen Âge, a été longuement étudiée par P. Perdrizet. Les moines cisterciens avaient popularisé ce thème qui conjugait simultanément une dévotion très répandue pour la Vierge et le besoin de se protéger sous son manteau de tous les tourments de la vie.

Chaque catégorie sociale en particulier, ou tous les Chrétiens en général, se retrouvent ainsi blottis ensemble auprès d'une mère consolatrice et médiatrice.

Qui sont les personnages réfugiés sous le manteau de la Vierge de Laval ? Cette question est débattue. P. Deschamps a proposé en 1960 une réponse qui a beaucoup séduit par son originalité, c'était un monument au mort de tous les chevaliers morts à Verneuil, parmi lesquels plusieurs Alleman.

Mais Michel Rieutord a publié depuis, en 1988, une étude très documentée sur la généalogie de la famille Alleman, apportant des éclairages plus précis sur cette question. Un seul chevalier Alleman serait mort à Verneuil, Jean, de la branche d'Uriage, aucun de Laval.

La peinture de Laval apporte deux autres infirmations : dans la foule sous le manteau, la moitié sont des femmes et les hommes ne sont pas des chevaliers en armure ; de plus le fond rouge avec fleurs de lys d'or rappelle sans hésitation le blason Alleman. Or ce blason n'a été adopté qu'en 1447, ce qui date la peinture après cette date, sans doute 1455/1460, lorsque Siboud fut nommé évêque. Il est très peu probable que ce thème de Verneuil ait été repris 30 ans plus tard, alors que deux autres fresques l'avaient déjà évoqué en Dauphiné.

Mais alors, qui sont ces gens, foule anonyme d'hommes et de femmes sans distinction d'origine, sauf le seigneur fondateur Henri ? La réponse est toute simple, David l'a proposé, c'est la population des Chrétiens de Laval ou l'humanité entière.

L'artiste a repris à Laval un thème qui se retrouve dans d'autres Vierges au manteau, dont celle toujours visible, à St Céneri le Géri dans l'Orne, peinte 80 ans plus tôt.

LA CROIX EN FONTE

Dans l'église est accrochée depuis des siècles une lourde croix en fonte de 40 kg, haute de près d'un mètre, très particulière par les attributs qui figurent sous le Christ crucifié.

On reconnaît d'abord un blason, celui de la famille Alleman, mais cachée en partie par ce blason apparaît une crosse d'évêque. Ces détails permettent de considérer Siboud, le premier des trois évêques Alleman, comme le commanditaire de ce moulage en fonte, au milieu du XV^e siècle. Tout en bas figurent deux lettres C M qui ne correspondent pas aux initiales d'un des évêques.

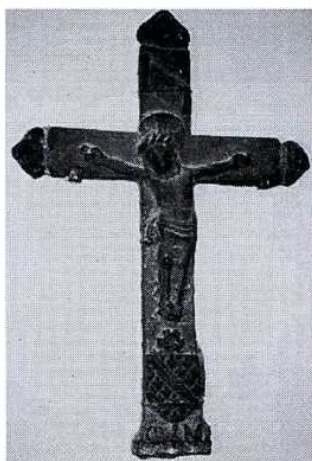
L'énigme s'est accentuée lorsqu'on découvrit en 1950 dans la basilique de St Maximin en Provence une croix semblable en tout point, sauf l'absence des lettres C M.

Une récente étude d'André Ducluzaux a proposé une explication. L'évêque Siboud aurait fait fondre une croix, à son intronisation vers 1455, mais sans l'inscription C M, pour orner la nouvelle chapelle Alleman qu'il venait d'établir dans la cathédrale de Grenoble. À cette date, la fonte moulable venait à peine d'être découverte en Angleterre ou en Saxe ; c'était donc une pièce beaucoup plus précieuse et rare que moulée classiquement en bronze. Il profita peut-être du savoir faire industriel très récent en matière de haut fourneaux des Chartreux, Maîtres de forges de Fourvoirie ou St Hugon.

Cette croix, restée à Grenoble jusqu'au décès de Laurent II, dernier des trois évêques, aurait été remontée à Laval, berceau de leur famille ; puis emmenée en Provence, à Gordes, par les descendants de Guigonne, dernière Alleman, et offerte plus tard à l'abbaye de St Maximin.

Le modèle en bois, moins précieux, était resté accroché aux murs de la chapelle de Laval.

Un moulage est toujours exécuté dans un moule de sable utilisable une seule fois ; l'artiste modelleur sculpte un modèle en bois représentant exactement l'objet à fondre, il est comprimé dans le sable, puis retiré et la fonte est coulée dans l'empreinte en creux.



Vers la fin du XVI^e, on devait chercher une croix pour orner la tombe de Charles ou de César Muriane dans leur chapelle familiale ; le modèle resté à Laval fut repris, le bas, peut-être abîmé, fut coupé et un morceau identique mais avec les initiales CM du défunt le remplaça. Il ne restait qu'à réaliser un nouveau moule en sable avec ce modèle modifié et d'y couler la fonte.

Sur cette deuxième croix de Laval, on remarque bien une boursoufflure transversale au-dessus de C M, trace d'un mauvais recollage du modèle.

Il est probable qu'à cette époque un vrai haut fourneau, capable de couler de la fonte à haute température, fonctionnait au lieu-dit Les Îles ou à La Boutière, pour traiter le minerai de fer de l'ancienne mine de Crop, descendu l'été depuis 2300 m

d'altitude à dos d'homme ou de mulet. Telle est la version transmise par la tradition orale à Laval.

Ces deux croix, surtout celle de St Maximin plus ancienne, sont des pièces du patrimoine industriel sans doute uniques en France. Elles témoignent de la nouvelle technique d'élaboration du fer et de l'acier à partir de la fonte, obtenue à haute température dans les premiers haut fourneaux.

LA CHAPELLE DES COMMIIERS

Située en face de la précédente, à droite du chœur, bien plus petite et modeste que celle des Alleman ; sa construction a sans doute été simultanée, vers 1450, à la fois pour des raisons pratiques, mais aussi de fierté ; chaque co-seigneur devait avoir sa chapelle privée. Mais les moyens financiers des Commiers étaient réduits, car il est probable que l'évêché de Grenoble, par Siboud, a largement financé la chapelle des Alleman.

Le constructeur était Guigues de Commiers, contemporain d'Henri Alleman et la première fondation était sous le patronage de Ste Anne.

En 1506, lors de la visite de Laurent I, il n'y a pas de recteur ni de services.

En 1551, lors de la visite de Laurent II, la fondation à Ste Anne est citée sans revenus, donc sans culte ; s'y ajoute celle de Ste Marie de pitié, avec le recteur Claude Gras.

La belle statue de la Vierge à l'enfant en bois doré, toujours présente, appartient donc cette fondation.



Cela la date donc du milieu du XVI^e.

En 1672, lors de la visite de l'évêque le Camus, est citée Notre Dame de Pitié, *...le sieur de la Boutière, avocat en est recteur sans qu'il fasse aucun service... le patron est M. de la Martellière... la dévotion du rosaire y est...*

En effet, après les Commiers, Lesdigières succéda à la coseigneurie de Laval en 1593 et les *Bochards* participèrent ainsi à la construction du château de Vizille en 1610. On dit que ces malins se firent payer deux fois, d'où le surnom de *bi*.

Ensuite César de Murienne, ou Muriane en 1647 fut seigneur de Laval, puis en 1661 Hugues Rosset de la Martellière, conseiller au parlement de Grenoble, jusqu'en 1720.

LA CHAPELLE DES MURIENNE , OU MURIANE

Cette troisième chapelle s'ouvrait sur la nef, à gauche, par une arcade en calcaire noir, encore visible à l'extérieur, de même que deux niches, peut-être des fonds baptismaux. Elle était contiguë de celle des Alleman, donc assez grande.

La famille noble des Murienne résidait à Laval (où ?) dès le XVe siècle. Siboud Muriane, mort en 1508, fut curé de Laval et le compte-rendu de la visite de Laurent I en 1488 mentionne que « *nobilem Petrum Muriane* », mort en 1509, a fait cette fondation pour St Barthélemy. À la visite de 1551, une nouvelle fondation à St Jean-Baptiste apparaît, son recteur est Charles Muriane, sans doute inhumé dans la chapelle et pour qui l'on a fondu la croix en fonte marqué C M, à moins qu'il s'agisse de César Muriane qui fut aussi enterré en 1660 dans l'église.



Au XVII^e siècle, il n'y a plus de Muriane à Laval, l'accès de la chapelle est fermé par une porte, elle devient salle de réunions et d'archives locales; en 1672 l'évêque Le Camus interdit cette utilisation détournée. Délabrée, elle sera détruite et l'arcade murée vers 1750.

LA STATUE DE ST ÉTIENNE

À Laval, on se souvient de cette statue placée dans une niche, au-dessus de la porte principale de l'église. Elle a été replacée dans l'église par sécurité. Sculptée dans du bon noyer, elle a traversé les siècles sans trop de dommages.

En 1931, Charlier effectua la restauration du bas de la statue, mal protégée de la pluie dans la niche où on l'avait placée, sur la façade Ouest. La polychromie a été aussi repeinte. Ce saint était le premier martyr, mort en 37, lapidé avec des pierres qu'il porte symboliquement dans les bras.

Le visage qu'on percevait mal depuis le sol est très expressif, sérieux et viril. Mais la statue a une particularité originale : au dos, en bas du vêtement il y a deux blasons Alleman superposés, sculptés l'un sur le manteau, l'autre en dessous.



Comme la dernière descendante directe, Guigonne de Gordes, s'éteignit avec la lignée Alleman en 1578, cette statue est antérieure, probablement de l'époque des évêques, donc du XV^e siècle. Elle devait être dans l'église avant qu'on modifie la façade en prévoyant une niche pour la placer au-dessus de la porte

Le nom de Saint Étienne est resté accolé à celui de Laval jusqu'à la Révolution.

LA CHAPELLE DE PRABERT

Le hameau de Prabert est cité en 1375, *Prato Alberto*, ainsi que celui du Fuzier, *Fusarium et Vaugelas*, *Vallis Gelada*,

L'existence de cette chapelle très ancienne, près du hameau le plus élevé, à 1000 m d'altitude ne se justifiait guère pour les besoins des quelques « *prochamollé* », en patois les pauvres gens de la hauteur. Ils étaient assez vaillants pour descendre en quelques enjambées à l'église du bourg.

Cette chapelle devait être la réalisation d'un vœu ou autre raison particulière. Aussi, son histoire transmise par la tradition orale, avec quelques variantes, est sans doute proche de la vérité.

De nombreux pèlerins étrangers se rendaient à l'abbaye St Antoine par le pas de la Coche. Ainsi deux femmes, nonnes d'origine noble, venaient de Herta en Saxe et se crurent perdues dans la montagne avec le mauvais temps, l'orage ou les premières neiges d'hiver. Elles firent alors le vœu à Ste Gertrude patronne de leur ville, de faire construire une chapelle à son nom, si elles arrivaient vivantes au premier village.

C'est ainsi que la chapelle de Prabert est peut-être la seule en France à avoir pour patronne cette sainte germanique.

Le bâtiment ressemble en réduction à l'église de Laval, en plus rustique, il aurait été construit aussi au XII^e. Le chœur est séparé de la nef par une arcade romane, les plafonds sont en lambris peint. Ce bâtiment était couvert en chaume comme toutes les maisons alentour, il est surmonté d'un clocheton en bois, souvent réparé.

La cloche est datée de 1465 et une histoire à plusieurs versions s'y rattache :

Il était d'usage de sonner la cloche par temps d'orage, pour éviter la grêle et ses dégâts aux récoltes ; cette pratique s'explique d'ailleurs scientifiquement.

Mais la grêle allait tomber plus loin, sur le village voisin, les Adrets. Mécontents, ses habitants, les *Campanés*, vinrent un jour s'emparer de la cloche sous la direction de leur Baron de triste réputation.



Il est possible que cette expédition soit liée au saccage de la chapelle, comme d'autres églises, par les protestants en guerre, commandés dans la région par le Baron des Adrets.

Mais les chevaux qui tiraient le char emportant la cloche refusèrent de passer le col donnant sur le versant des Adrets. On les remplaça par des bœufs sans plus de succès, la cloche resta à Prabert.

Les gens de Prabert iront un jour remercier la ville de Herta (Saxe) pour leur chapelle, et Sainte Gertrude pour avoir sauvé leur cloche.

André Ducluzaux, ancien maire adjoint

1) Sont classés Monuments Historiques à Laval :

- La cloche de 1463 de Laval (1911)
- La tour de Montfallet (1937 n° 776)
- La croix en fonte (1957)
- Le mur peint avec la Vierge au manteau (1958 n° 114)
- La cloche de 1465 de Prabert (1963)

2) Ce document est la compilation de multiples sources :

Des livres :

- Laval St Étienne, la chapelle des Alleman par Joseph David (1923)
- Le Livre d'or de Laval (1952)
- Les Alleman de Dauphiné et Faucigny par Michel Rieutord (1988)

Des plaquettes :

- La Vierge au manteau par Paul Deschamps (1960)
- Thème de la Vierge au manteau par Estelle Reverchon Goutorbe (1994)
- Patrimoine de l'Isère, pays de Domène par le Musée Dauphinois (1995)
- L'énigme des deux croix de Laval et St Maximin, par André Ducluzaux dans La Pierre et l'Écrit (2002)

Diverses sources orales et documents :

Marcel Chalaye, Paul Prallet, Michel Jaillard et d'autres.

©Tous droits réservés

Editions de belledonne – Dépôt légal premier trimestre 2006

I.S.B.N 2-911148-29-0

Infographie, photos, maquette André DUCLUZAU
Impression : L'INTERFACE/MESSIDOR St Martin d'Hères

EDITIONS DE BELLEDONNE

1 rue Casimir Perier

38000 GRENOBLE

Tél : 04 76 51 57 98

[http :www.librairie-des-alpes-grenoble.com](http://www.librairie-des-alpes-grenoble.com)



La Vierge au manteau - Chapelle des Alleman - Eglise de Laval - XVe

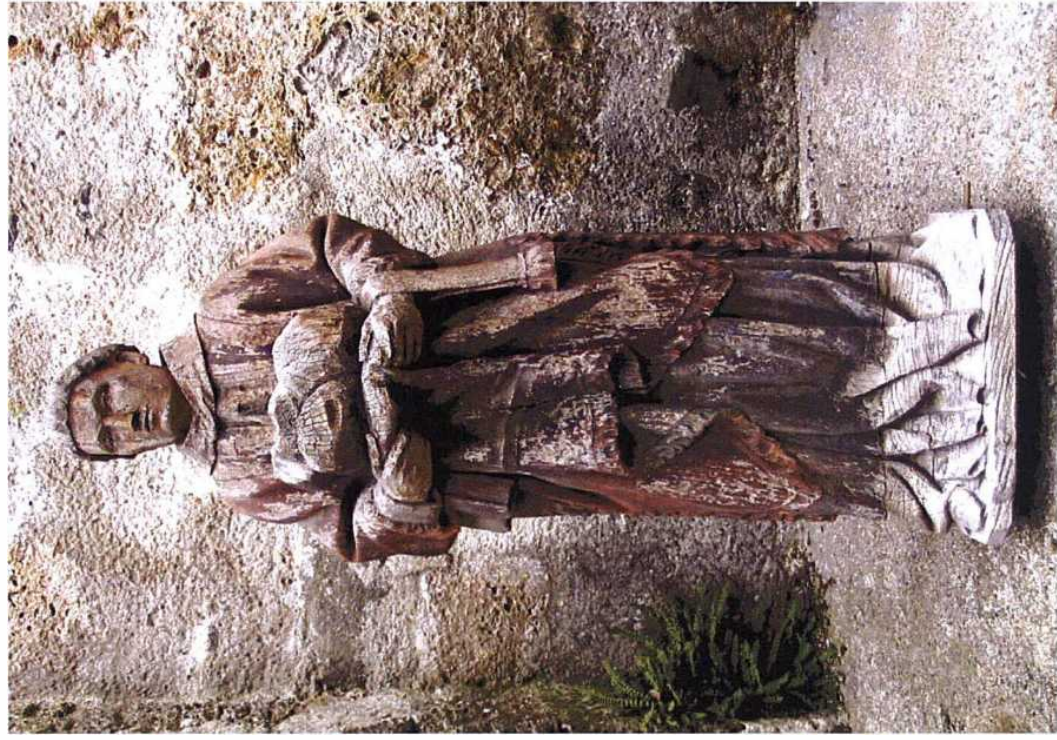


Sainte Catherine









Saint Etienne - XVI^e



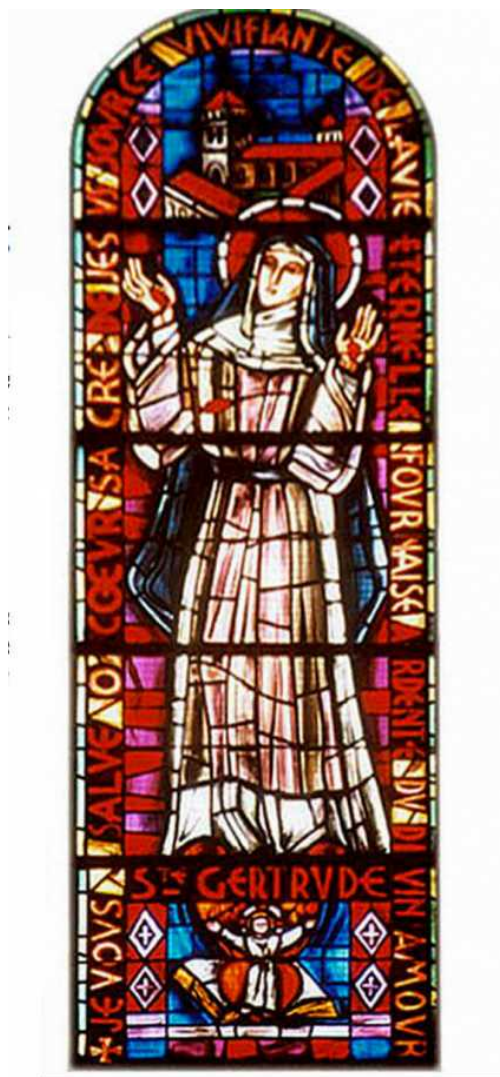
Vierge à l'enfant - XVI^e



Croix en fonte des évêques Alleman - XVI^e



Reliquaires de Ste Gertrude - XIV è - Prabert/ Laval



St. Gertrud
Kirche St. Marien in Helfta



Corrections à : **Chapelle de Prabert.**

D'après de récentes recherches, il n'existe pas de ville du nom d'Herta, mais il s'agit d'un petit village, **Helfta**, à coté de la ville d'Eisleben en Thuringe (Saxe) Allemagne

Près du village avait été édifié en 1229 un couvent de Bénédictines dans lequel a passé sa vie **Sainte Gertrude**, 1256-1302 (dite *la Grande*, car il y en a quatre autres). Il existe encore.

Gertrude était une mystique, elle a écrit quatre livres et eu plusieurs apparitions .Fête le 16 novembre.

Cette consécration à Ste Gertrude est confortée par l'existence, de 2 reliquaires du XIV^{eme}, vides, retrouvés au fond d'un placard et ayant contenu des reliques de Gertrude, données par les nonnes.

Dans l'hypothèse de sa création suite au voeu des nonnes, la chapelle de Prabert serait alors au moins du XIV^e siècle, peut être du XV^e, en se basant sur sa cloche datée de 1465.



cloche de Prabert XV^e

inscription en lettres gothiques, fondues à rebours:

**IHS Maria stus deus stus fortis
sanctus et immortalis M (iserere) nobis**

note : FA

bronze - diam 0,49 - haut 0,47

août 2006



Laval et le château de Gordes, berceau de l'ancienne famille Alleman



Le blason des Alleman
présenté par un ange